This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

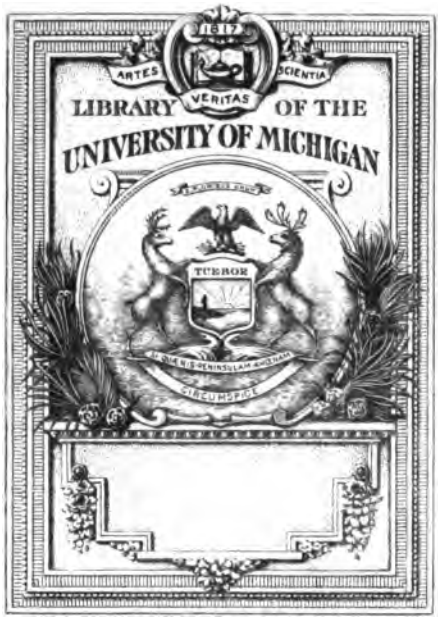
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
2066
.S75
S15

Segur

Saint-Edmont...



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Ségur, Alexandre Joseph Pierre, vicomte de

SAINT-ELMONT

ET VERSEUIL,

OU

LE DANGER D'UN SOUPÇON,

Drame en cinq actes et en vers libres.

PAR J. A. SÉGUR, le jeune.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, le 12 février 1797.

Dieu fit du repentir, la vertu des mortels. VOL.

A PARIS,

Chez P. S. CHARPENTIER, (ci-devant femme de MAILLY,) rue St.-Denis, no. 62, maison du Grand-Cerf, vis-à-vis les ci-dev. Filles-Dieu.

M. DCC. XCVII.

AN CINQUIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.

PQ
2066
.S75
S15

COSTUMES

DES PERSONNAGES.

SAINT-ELMONT, en habit de drap, veste brodée.

VERSEUIL, habit, veste, et culotte de drap maron, ou autre couleur sombre.

SAINT-VIL, un frac simple.

ANGÉLINE, robe grise, les cheveux relevés avec un simple ruban.

DUVAL, habit gris vieux, culotte noire, un mouchoir de couleur simple.

DUBREUIL, mis à-peu-près comme Antoine, dans *le Philosophe sans le savoir*.

PERSONNAGES.

SAINT-ELMONT, Négociant, père de SAINT-VIL. M. ST.-PRIX.

VERSEUIL, (sous le nom de DOLBAN,) Négociant, père d'Angeline. M. NAUDET.

ANGELINE, fille de VERSEUIL. Mlle. SIMON.

SAINT-VIL, fils de SAINT-ELMONT. M. DUPONT.

DUVAL, ancien garçon de caisse de VERSEUIL. M. ST.-PHAL.

DUBREUIL, maître de la maison dans laquelle VERSEUIL et SAINT-VIL ont loué des appartemens. M. PICARD.

La scène est à Paris, dans la maison de Dubreuil.

SAINT-ELMONT

ET VERSEUIL,

OU

LE DANGER D'UN SOUPÇON.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente, aux trois premiers Actes, un salon avec des murs nuds et des solives au plancher ; la porte du fond est censée donner dans la chambre à coucher de Verseuil.

On voit une table couverte de dessins, un grand fauteuil de cuir noir est auprès. Plus loin, un chevalet sur lequel est un dessin commencé. Des cartons ça et là, quelques bosses, des plâtres repandus sans ordre, et quelques esquisses accrochées, indiquent les occupations d'Angeline, qui nourrit son père par ses talens. Il n'y a dans ce salon que des chaises de paille et de simples rideaux aux fenêtres. Tout doit indiquer la pauvreté de Verseuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

(DUBREUIL *entre par le côté;* DUVAL, *par le fond.*)

DUBREUIL.

Bon-jour, Duval, bon-jour.

DUVAL.

Salut à mon cher hôte.

DUBREUIL.

Je voulais vous parler : mais depuis quelques jours,
On ne peut pas vous joindre.

DUVAL.

Ah! ce n'est pas ma faute,
Près de Monsieur Dolban, je suis presque toujours.

DUBREUIL.

Il n'a pour le soigner que vous seul.

DUVAL.

Et sa fille
Dont les talens servent à le nourrir;
Elle est son soutien, sa famille.
Moi, je leur appartiens, jusqu'au dernier soupir.

DUBREUIL.

On ne nous entend pas : ça, de son infortune
Causons à cœur ouvert. Si je vous importune,
C'est par un bon motif.... Parlez-moi franchement.
Je dois vous l'avouer; on cherche obstinément
Sur vous et sur Dolban, un détail nécessaire :
Le magistrat l'exige et veut que je l'éclaire.

DUVAL.

Vous m'alarmez!

DUBREUIL.

Et moi même, j'ai peur.
Je crois Dolban homme d'honneur.
Mais ma tranquillité, vous le savez, m'est chère ;
Sur vous, il règne un tel mystère,
Et ce siècle a produit des hommes si méchans,
Que je suis tourmenté. Comme, depuis long-temps,
Vous demeurez chez moi, j'ai, contre mon usage,
Répondu de tous deux.... ce qui n'est pas trop sage...
Je veux savoir....

DUVAL.

Dolban estimé, vertueux,
Dolban dont les vertus brillent à tous les yeux ;
Peut-il donc inspirer la moindre méfiance ?

DUBREUIL.

Je sais de lui tout le bien que l'on pense,
Mais trop souvent l'honneur, la probité
Sont atteints par les traits de la malignité ;
Dolban n'en serait pas la première victime.
Pour vous, autant que lui, vous avez mon estime,
Mais je crois lire avec regret,
Au fond de votre cœur, un déplaisir secret.
A chaque instant, Duval gémit, soupire ;
Je ne vous vois jamais ni plaisanter, ni rire ;
Je mourrais, je le crois, si j'étais quelques jours
Aussi chagrin, que vous l'êtes toujours.
Qui peut causer votre mélancolie ?
Faut-il ainsi troubler sa vie ?
D'ailleurs, mon bon ami, je vous dis franchement
Qu'il faut parler..... absolument ;
Plus long-temps, de vous deux je ne pourrais répondre,
Peut-être on vous tourmenterait ;
Et moi sur-tout, on m'inquiéterait,

DUVAL.

Eh! quoi! pour des propos? Vous pouvez les confondre.

DUBREUIL.

Comment ? Je ne sais rien : faites donc un effort,
Et confiez-moi votre sort.

Sans cela, cher Duval, je le dis avec peine,
Il faudrait nous quitter.

DUVAL, *à part.*

La résistance est vaine;
(*Haut.*)
Je m'étais bien promis, depuis tous mes malheurs,
De n'en jamais parler; où rencontrer des cœurs
Qui sachent partager les maux que l'on endure?
Hélas! l'insouciance est trop dans la nature.
Il faut garder pour soi, ses chagrins, (*à part*) ses remords.
On vous plaint rarement, on voit toujours vos torts.
Mais, vous avez, chez vous, offert une demeure,
A ceux que j'aimerai jusqu'à ma dernière heure;
Vos soins pour eux, votre bonté,
Vos procédés constans et votre humanité,
Tout me décide à rompre le silence.
Monsieur Dolban n'est point ce que l'on pense:
Il se nomme Verseuil; il fut long-tems caissier
D'un commerçant, d'un riche financier....
Dont je tairai le nom. — Vingt ans de confiance,
D'abandon, d'amitié, détruisant la distance
De leurs positions, ils vivaient en amis;
Par tous les sentimens ils étaient réunis.
Un jour, vingt mille écus manquèrent dans la caisse.

DUBREUIL.

Un vol!

DUVAL.

Un vol.

DUBREUIL.

Nous y voilà!
C'est tout comme à présent, on ne voit que cela,
Le brigandage en grand, en petit. — Il ne cesse!
Faut-il s'en étonner? un drôle est arrêté,
Le lendemain, il est en liberté.
Les lois sont sans vigueur: achevez.

DUVAL.

Le coupable
Se cache. — On ne peut le trouver.

DUBREUIL.

Ils sont d'une adresse incroyable!

DUVAL.

Et sur ce déficit ne pouvant rien prouver,
Verseuil veut emprunter. Sa peine est inutile;
Avoir vingt mille écus était trop difficile.
Au financier, il parle franchement,
Il croit à son ami confier son tourment:
Mais, il ne trouve en lui qu'un tyran, qu'un barbare
Qui méconnait le prix de cet homme si rare,
S'emporte, le menace et, sans rien déguiser,
Publiquement ose enfin l'accuser.
Souvenirs déchirans de l'amitié trahie!
Monsieur Dubreuil, je pleure et ne pourrai finir.

DUBREUIL.

Et moi, je pleure aussi; je ne saurais souffrir
De m'affecter; c'est ma manie.
Il est doux d'être utile, utile aux malheureux:
Mais, voyez-vous, on s'attendrit près d'eux,
Et tout cela gâte la vie.

DUVAL.

Vous craignez d'être ému?

DUBREUIL.

Sans doute, infiniment;
Je l'évite avec soin. Poursuivez, cependant.

DUVAL.

Monsieur Verseuil, frappé d'un coup de foudre,
Désespéré, ne sait plus que résoudre.
Son calomniateur déjà désabusé,
Gémissait, en secret, de l'avoir accusé:
Mais, Verseuil indigné, fier de son innocence,
Rompt avec son ami, déteste sa présence;
Il arrive à Paris, où le sort moins jaloux
Lui donne enfin un asyle chez vous.

DUBREUIL.

Vous n'étiez point ensemble. Un hasard favorable
Conduisit, en ces lieux, ce vieillard vénérable.

Je lui louai ce simple appartement.
Dolban, bientôt après, retira du couvent
Sa fille, qui déjà passait son espérance,
En esprit, en talens . . . selon toute apparence,
Vous ignoriez son sort ?

DUVAL.

Plût au ciel ! — Je vivais
Chez son persécuteur ; commis, je travaillais
Dans le même bureau ; là, vingt ans de ma vie,
Je goutai, sous Verseuil, un sort digne d'envie.
Je sus d'abord que, chez vous, à Paris,
S'il n'était pas heureux, il y vivait tranquille,
Et que sa plume encor lui devenait utile.
Je bénissais le ciel ! . . enfin, ayant appris
Que les chagrins se joignant à son âge,
Avaient détruit sa force, son courage,
Et que, sa fille en vendant ses dessins
Seule le nourrissait, . . . partager leurs destins,
Dès-lors, fut mon devoir ; j'ai dû mon existence
A Monsieur de Verseuil et par reconnaissance
Aujourd'hui, je le sers. — C'est un besoin pour moi.

DUBREUIL.

Quoi le servir ! . . .

DUVAL.

Je m'en suis fait la loi :
Je veux mettre, à la suivre, une tendre constance.
Tout m'enchaîne à Dolban ; le souvenir, l'honneur.
La première vertu, c'est la reconnaissance.
On pourrait l'appeller, *la mémoire du cœur.*

DUBREUIL,

Bien ! C'est un sentiment aussi bon qu'estimable,
Moi je fais cas de l'amitié.

DUVAL.

Mais à propos, vous seriez très-capable,
En écoutant votre pitié,

D'annoncer, de laisser paraître
Que, de Monsieur Dolban, vous connaissez le sort.
Angeline l'ignore, et par un sage accord
Entre son père et moi, ce qu'elle a pu connaître,
C'est que, dans sa fortune, éprouvant un malheur,
Son père était victime de l'honneur,
Qu'ayant changé de nom, il fallait par prudence
Éviter, avec soin, tout propos indiscret :
Que, sur ce point enfin, de son obéissance
Pouvait dépendre un important secret.
N'avons-nous pas raison ? Cette âme honnête et tendre
Trop tard hélas ! ne peut apprendre
Combien les hommes sont méchans !.....
C'est un bonheur de la jeunesse ;
Elle croit aux vertus, à la délicatesse.
Il faut bien en douter, dans l'hyver de ses ans.

DUBREUIL.

Vous sortez ?... Un seul mot : auriez-vous connaissance
De ce jeune Saint-Vil... et n'en sauriez-vous rien ?

DUVAL.

Cet artiste charmant qui loge ici ? je pense.
Qu'on n'en peut dire trop de bien.

DUBREUIL.

Hier, je lui parlai, même avec confiance,
De son appartement que je voulais ravoir :
Il m'a traité ... Duval, il fallait voir ;
Cet homme est d'une pétulance !

DUVAL.

Et pourquoi lui donner congé ?

DUBREUIL.

Mon ami, j'y suis obligé.

DUVAL.

Vous nous désolez tous ; ce jeune homme est aimable ;
Son cœur est noble et droit ; il est bon, estimable ;
A Dolban, avec nous, il prodigue ses soins ;
De ses touchans égards nous sommes tous témoins.

Il n'est point de momens qu'il ne lui sacrifie.
Par son adresse et ses avis,
Des dessins d'Angeline il sait doubler le prix.
Ménagez-le pour elle, et tachez, je vous prie....
Mais la voici. Tenez, consultez-la ;
Comme moi, de Saint-Vil, elle vous parlera.

SCÈNE II.

DUBREUIL, DUVAL ET ANGELINE.

DUVAL, (*à Angeline.*)

Nous causions de Saint-Vil; il nous quitte.

ANGELINE.

Il nous quitte ?

DUVAL.

Dubreuil ainsi le veut ; il sort de la maison,

ANGELINE.

Et Monsieur, par quelle raison ?
Est-ce que Saint-Vil le mérite ?
Que pourrait-on lui reprocher ?
Duval n'a point dû vous cacher
Tout l'intérêt qu'il inspire..... à mon père.

DUBREUIL.

Ce contre-temps me désespère.
Car, j'en conviens, c'est ma faute, ou plutôt
C'est la sienne. Son terme expire ; il ne dit mot.
On me propose un homme assez considérable,
Honnête, malheureux, payant bien, dont le fils
Est, à ce qu'il soupçonne, égaré dans Paris ....
Il faut bien être secourable.
J'ai, de Monsieur Saint-Vil, promis l'appartement.

ANGELINE.

Que vous me chagrinez par cet engagement!
Saint-Vil est notre ami, Monsieur, je vous l'avoue,
A mon père, avec nous, sans cesse il se dévoue :
Si vous pouviez. . . . .

DUBREUIL.

Si je pouvais,
Eh! mais sans doute... je m'en vais.....
(*à Duval.*)
Tenez, sa douleur me désole.

DUVAL.

Écoutez-la ;

DUBREUIL, (*à part à Duval.*)

J'aime mieux m'en aller ;
Elle m'attendrirait, et, pour la consoler,
Je manquerais à ma parole.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DUVAL, ANGELINE.

DUVAL.

Reposez-vous sur moi, je saurai l'amener
Où nous voulons.

ANGELINE.

Je frémis quand je pense,
A quel excès de violence,
Saint-Vil peut avec lui se laisser entraîner.

DUVAL.

C'est peut-être l'instant de rompre le silence.
Vous qui réunissez les grâces, les vertus,
Éclairez votre père, et ne déguisez plus

ANGELINE.

Je ne pourrais m'éloigner à cette heure,
Que pour mon père ; et Duval, près de lui...

SAINT-VIL.

Ce Duval est si bon !

ANGELINE.

A l'instant même, ici
Pour vous laisser votre demeure
Il parlait à Dubreuil.

SAINT-VIL.

Je prétends la garder.
Dubreuil croit-il me décider
A suivre son caprice et son inconséquence ?

ANGELINE.

De grace, ayez de la prudence.
Calmez-vous....

SAINT-VIL.

Me calmer ! quand je perds la douceur
De vivre près de vous.. Dubreuil.. Mais qui l'engage?..
Je m'en vais le trouver.

ANGELINE.

Mais Saint-Vil, est-il sage
De n'écouter qu'un moment de fureur ?

SAINT-VIL.

Votre tranquillité la rend encor plus vive.

ANGELINE.

Consultons-nous ; peut-être bien
Avons-nous un autre moyen....

SAINT-VIL.

Je n'en sais qu'un. — Je reste.

ANGELINE.

Eh non ; car il arrive
Un homme à qui Dubreuil trop précipitamment....

SAINT-VIL.

A loué mon appartement !

Cette âme, bassement vénale,
Pour quelqu'argent de plus, me met au désespoir !
Il n'avoit qu'à parler... L'argent qu'il veut avoir
Je le donnais; pour lui, la chose était égale :
Mais, d'ailleurs, nous verrons si mon sort dépendra
D'un homme personnel et sans délicatesse.
Je reste, malgré lui.

ANGELINE.

N'ayant pas sa promesse,
Vous n'avez aucun droit; il vous congédiera.
Il vaut mieux, près d'ici, trouver une demeure;
Et Duval m'a promis...

SAINT-VIL.

Non; qu'à l'instant je meurs;
Si je consens....

ANGELINE.

Saint-Vil, voulez-vous m'affliger ?
Faire une scène et fâcheuse et cruelle ?

SAINT-VIL.

Si votre cœur eût été moins rébelle
A mes vœux si constans, pouvait-on exiger
La séparation qui, dans ce jour, m'accable ?
Cet instant vous rend bien coupable,
Pouvoit-on m'éloigner de vous,
Si j'avais obtenu le nom de votre époux ?

ANGELINE.

Vous m'avez fait serment....

SAINT-VIL.

Ah ! mon cœur le déteste
Ce serment coupable et funeste.
Par lui, l'amour fut offensé,
Lorsqu'au bonheur j'ai renoncé;
J'en accuse aujourd'hui votre raison sévère.

ANGELINE.

Quand vous me condamnez, rappellez-vous, mon père

SAINT-VIL.

Consultez la vertu, la raison même austère,
Sur ce serment cruel; il la révoltera,
La nature, à son tour, vous en affranchira.

ANGELINE.

Tout le monde a son guide, et celui qui balance
Entend, sans l'écouter, parler sa conscience.

SAINT-VIL.

A de si grands efforts je ne fus pas formé;
Le véritable amour voit, dans l'objet aimé,
Ce que jamais le cœur ne sacrifie.
Je vous ai consacré ma vie.
Les malheureux n'ont qu'un bien, l'avenir;
J'y renonçais pour vous; daignez donc le sentir.

ANGELINE.

Saint-Vil, réfléchissez : sans cette union chère,
N'étant plus à mes yeux qu'un amant ordinaire
Qui n'aime que pour lui, suit une folle ardeur,
Et veut la contenter, en corrompant son cœur,
De quel droit voulez-vous que je vous associe
A des devoirs sacrés, à l'innocente vie
D'une fille adorant un père malheureux,
Qui n'a plus d'autres mains pour lui fermer les yeux?
Sans crainte, sans remords, sans me croire coupable,
Près de mon père vous laissant,
Je croyois le soigner, en vous le confiant.

SAINT-VIL.

Hélas! ce dernier coup m'accable.

ANGELINE.

De cet instant, Saint-Vil, nous sommes deux.

SAINT-VIL.

Fut-on jamais plus malheureux!

ANGELINE.

Vous vous plaignez, et moi bien plus à plaindre encore,
N'ai-je pas mes tourmens? eh bien! je les dévore.

Ne connaît-on l'amour qu'entouré de douceurs?
Ne peut-il exister dans le sein des douleurs?
S'il enivre souvent par son feu, par ses charmes,
En est-il moins brûlant, en s'abreuvant de larmes?
Crainte, espoir ou chagrins, de tout il se nourrit,
Tout l'excite, l'anime, et rien ne l'affaiblit:
Il vit dans les tourmens, au milieu des supplices,
Croît par la jouissance ou par les sacrifices.
Ce lien est, du ciel, une telle faveur,
Que l'amour malheureux est encore un bonheur.
En affligeant votre sensible amie,
Voulez-vous tout détruire?

SAINT-VIL.

Ah! je n'ai dans la vie
Que votre estime et votre amour.

ANGELINE.

Eh bien! cédez-moi sans retour.
Nous faisons l'un et l'autre un cruel sacrifice:
Que notre sentiment, en secret, l'adoucisse
L'amour seul a le droit, immolant ses desirs,
De donner des chagrins qu'on préfère aux plaisirs.
Mon père attend. Venez.

SAINT-VIL.

Non, mon trouble est extrême.
Je reviendrai bientôt auprès de ce que j'aime.

(ANGELINE *rentre chez son père par le fond du Théâtre, et* SAINT-VIL *sort par le côté.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGELINE *seule.* (*Elle entre avec inquiétude et paroît chercher* SAINT-VIL).

SAINT-VIL ne revient point ! je ressens sa douleur.
Oui, malgré moi, j'ai déchiré son cœur ;
Quand je résiste à sa tendresse,
Même, en le condamnant, je chéris sa faiblesse.
Cher Saint-Vil, par pitié, devine mes combats,
Je te crains ; je me crains .... ah ! ne m'accuse pas.
Je vois encor tes pleurs ; j'entends encor tes plaintes.
Elles laissent en moi leurs profondes atteintes ;
Rien ne peut approcher de mes tourmens secrets :
Ce que j'ai surmonté ne se peindra jamais.
On ignore l'excès d'une doulenr extrême,
Si l'on n'a pas encor vu souffrir ce qu'on aime.

SCÈNE II.

ANGELINE, DOLBAN, DUVAL.

(DUVAL *soutient* DOLBAN ; ANGELINE *court au-devant de lui.*)

ANGELINE.

MON père, vous semblez bien plus calme aujourd'hui.

DOLBAN.

Oui ; je suis mieux qu'hier. La lettre que voici

Demande une réponse, et tu pourrais la faire ;
Tu reviendras après.

ANGELINE (*prend la lettre et sort.*)

Dans un instant, mon père.

SCÈNE III.

DOLBAN, DUVAL.

DOLBAN (*s'assied avec peine, aidé de* DUVAL.)

C'est un ange, Duval, que le ciel m'a donné :
Objet constant de sa colère,
Au moins, il a voulu qu'une fille si chère,
Adoucit mes chagrins.... Oui, toujours dominé
Par la sombre mélancolie,
Sans Angeline, hélas ! je haïrais la vie.

DUVAL.

Que de charmes, d'esprit !

DOLBAN.

Sur-tout que de vertus !
Me la donnant, le sort ne me dut rien de plus,
Quand je me livre trop à ma douleur amère,
Je songe que je suis son père.
(*avec inquiétude.*)
Duval, si quelque chose altère la douceur,
Le charme de ses soins, ... C'est la secrète peur
Qu'elle ne sente enfin ce qu'elle sacrifie :
Elle perd avec moi les beaux jours de sa vie.
Plus elle est vertueuse, et plus, d'un sentiment,
Elle peut éprouver l'invincible ascendant.

DUVAL.

Qui pourrait l'attacher ? elle ne voit personne.

DOLBAN.

C'est ce qui me tourmente, et, quand elle abandonne

Les plaisirs de son âge et toute occasion
De sentir une douce et tendre impression ;
Je me reproche un tort, sans doute, involontaire,
Je me dis : « Angeline était faite pour plaire,
Elle eut joui sans moi du destin le plus doux.
Peut-être que le ciel a nommé son époux ! »

DUVAL.

Faut-il que votre esprit s'applique
A joindre, à vos chagrins, un tourment chimérique ?

DOLBAN.

Que dis-je ? qui voudrait s'allier avec nous ?
Flétri, désespéré, banni....., le sort jaloux
Se plut à combler ma misère ;
Dans son inimitié Saint-Elmont persévère ;
Par les papiers publics, il cherche à découvrir
Le lieu de mon asyle... (*Il lui donne une gazette.*)

DUVAL.

Ah, ciel ! il peut offrir
Un salaire aussi grand ? mais, Monsieur, plus j'y pense,
Il aura détesté sa barbare imprudence :
Il veut publiquement reconnaître ses torts,
Pourquoi ne pas seconder ses efforts ?
Par un seul mot de vous....

DOLBAN (*se levant.*)

Que je me justifie !
Je pourrais à ce point servir la calomnie !
M'abaisser devant elle ! ah ! trente ans de vertus
Parloient assez pour moi. Que falloit-il de plus ?
D'une fausse apparence ai-je donc pu dépendre ?
Une voix m'accusoit ; cent devoient me défendre.
Peut-on ôter à l'homme enflammé par l'honneur,
L'espoir, que sa vertu soit à telle hauteur,
Qu'elle ne puisse pas se croire soupçonnée ?
La justice aux mortels avait été donnée,
Pour que la probité, tranquille en sa candeur,
Pût voir, d'un front serein le calomniateur.

L'homme en se corrompant trompa la providence
Il osa confronter le crime à l'innocence ;
Mais, en perdant toute sécurité,
La vertu doit au moins garder sa dignité.
Saint-Elmont ne saura jamais où je respire ;
Sur mon cœur, plus il eut d'empire,
Plus il est criminel, et plus je l'ai senti ;
On pardonne à son ennemi
Le mal qu'il nous a fait.... jamais à son ami.

DUVAL.

Pourquoi ne pas confondre enfin la calomnie ?
Votre silence, hélas ! l'a déjà trop servie.
Pour votre fille et votre nom,
Démentez le cruel, l'injuste Saint-Elmont :
Du public, en un mot, l'estime vous est dûe.
Brillez de son éclat.

DOLBAN (*vivement.*)

Je ne l'ai point perdue.
Si l'on appelle *estime* un hommage flottant
Que vous donne, au hasard, un public inconstant,
Tout prêt à dégrader l'objet qu'il déifie,
A flétrir, en un jour, une innocente vie,
Qui respecte, ou méprise, au gré des passions,
Et n'a point d'autre guide en ses impressions ;
Je n'ai peut-être plus ce frivole avantage.
Mon estime m'en dédommage :
Mais ce respect senti, cet ensemble imposant,
Des suffrages choisis qui flattent constamment,
Que rien ne fait changer, qui semble aussi durable
Que l'honneur qu'il dispense est pur, inaltérable,
Voilà mon bien ; voilà ce qui peut me toucher,
Et ce que nul pouvoir ne saura m'arracher !
Tant que j'existerai, ma fille le partage,
Quand je ne serai plus, voilà son héritage....
Tu pleures, bon Duval !

DUVAL.

Homme trop vertueux !
Ciel !.... qu'il doit être malheureux

Celui qui, par son crime, a causé votre peine !
Plaignez son sort, sur-tout s'il vous connaît.
Quels remords il se préparait !
Votre vengeance était certaine.

DOLBAN.

Il est cent fois moins coupable à mes yeux
Qu'un ami de trente ans, dont le cœur me soupçonne.
Au simple mépris j'abandonne
Le scélérat qui nous trompa tous deux.
Mais Saint-Elmont doit faire horreur à la nature !
Tout ce qui sait sentir partage mon injure.
Elle s'accroît encore par le temps.
Ah ! s'il eût profané ces légers sentimens,
D'une amitié fragile, image fausse et vaine,
Qu'un instant a formés, qu'un instant rompt sans peine,
Il n'eût été que faible, et, dirais-je aujourd'hui,
« On ne peut pas compter, même sur un ami. »
Ah ! la vertu n'est donc qu'une fausse apparence !

DUVAL.

Vous seul, prouvez son existence.
Vous honorez l'humanité.
Le vice, en vous voyant, croit à la probité.

DOLBAN.

En effet, du public j'éprouve la justice !
Victime d'un forfait, il m'en rend le complice.

DUVAL.

Eh ! qui vous dit, qu'on ait osé vous soupçonner ?
Hors Saint-Elmont, pourriez-vous me donner
La preuve, que quelqu'un en secret vous accuse ?
A ce respect public, votre orgueil se refuse ;
Mais c'est en vain ; vous l'aurez malgré vous ;
Tout vous plaint, vous révère. Hélas ! à vos genoux
Le coupable lui-même eut expiré peut-être,
Si, devant la vertu, le crime osait paraître.

DOLBAN.

Quel langage, Duval ?

DUVAL.

Vous connaissez ce cœur ;
Et vous vous étonnez de ma vive douleur !

DOLBAN.

Non. Je compte sur vous. Mais que voulez-vous dire?
Auriez-vous découvert, et pourriez-vous m'instruire...
Contre le criminel, unissons nos efforts.
Vous ne répondez rien ?

DUVAL.

Je pense à ses remords.

DOLBAN.

Des remords ! des remords! Ah ! peut-il les connaître !
O vous que le ciel a fait naître,
Bon, estimable, vertueux,
Jugez moins bien ce malheureux.

DUVAL (*à part,*)

Il m'estime ! grand Dieu !

DOLBAN.

Pourquoi ce trouble extrême ?
Qu'avez-vous donc ? Parlez à celui qui vous aime.
Répondez-moi....Vous paraissez souffrir !
Duval!... Quoi ! vous voulez me fuir ?...

(*Il sort sans rien dire, en serrant* DOLBAN *contre son cœur.*)

SCÈNE IV.

DOLBAN (*seul.*)

Dans quel étonnement son désordre me laisse !
Que penser?....Quoi, Duval...Le trouble qui le presse...
Du sort ainsi que moi souffrirait-il les coups ?

SCÈNE V.

DOLBAN, ANGELINE.

Quoi, Duval n'est point avec vous ?
Je ne reconnois pas sa tendre exactitude.

DOLBAN.

Respectons-le, ma fille, il a tout fait pour nous.
C'est peu de partager mes pleurs, ma solitude ;
Le peu qu'il a, Duval l'employe à me nourrir ;
Il ne dédaigne pas même de me servir.
Ce qui donne à mon cœur le plus d'inquiétude,
Ce qui m'allarme en lui, c'est le chagrin profond
Qu'il veut dissimuler et que mon cœur devine.

ANGELINE.

Il vous voit malheureux.

DOLBAN.

Non, non, mon Angeline !
Dans un aussi bon cœur, jamais on ne confond
La peine qu'il partage et les maux qu'il éprouve.
Ai-je besoin de lui ? Dans l'instant je le trouve ;
Tout ce que je desire est fait exactement :
Mais c'est toujours si tristement !
Tant de soins, inspirés par la reconnoissance,
Pour un cœur aussi pur, sont une jouissance.
Qu'a-t-il donc ? et qui peut exciter ses ennuis ?
Lui, le modèle des amis,
En moi, n'a, sur ce point, aucune confiance.
Ah ! je veux le forcer à rompre le silence....
Mais; où donc est Saint-Vil? Il vient tard aujourd'hui.

ANGELINE (*s'asseoit à son chevalet et dessine.*)

Sûrement, il n'est pas chez lui,
Il eut déjà... C'est lui que son ame est émue !

SCÈNE VI.

LES PRECEDENS, SAINT-VIL *arrive lisant une lettre avec attention ; il vient jusqu'auprès d'*ANGELINE *sans la voir.*

DOLBAN.

Qui peut tant l'occuper ? Saint-Vil !

SAINT-VIL (*cachant avec vîtesse la lettre qu'il tenoit.*)

Pardon, Monsieur.....

DOLBAN.

Je desirais vous voir ; pour moi c'est un bonheur.

SAINT-VIL.

Je connais vos bontés.

ANGELINE (*se levant.*)

Pourquoi donc notre vue
Vous trouble-t-elle autant ?

SAINT-VIL.

Moi.... rien ne me troublait.

DOLBAN.

Avez-vous, mon ami, quelque espoir de bien vendre
Notre dernier dessin, le meilleur qu'elle ait fait ?

SAINT-VIL.

Oui, Monsieur, quelqu'un doit le prendre.

ANGELINE (*à Saint-Vil.*)

D'où vous vient cet écrit ?

SAINT-VIL.

Les fruits de son talent
Sont recherchés par-tout et rien ne les efface ;
Elle y sait joindre et son charme et sa grace.

ANGELINE.

Je veux une réponse et non un compliment.
Qui vous écrit ?

SAINT-VIL.

Mais, c'est... Quel embarras extrême !

ANGELINE.

Vous hésitez ! . .

DOLBAN.

Pour cet autre moi-même,
Saint-Vil, mon cœur sent tous vos soins ;
Je ne puis rien pour vous. N'ignorez pas du moins
L'excès de ma reconnaissance.
Jeune homme vertueux, je lis dans l'avenir ;
Espérez tout du sort. Vous savez secourir
Et la vieillesse et l'innocence.

ANGELINE (*à Saint-Vil.*)

Ah ! que vous m'alarmez ! un mot...

SAINT-VIL.

Je ne saurais.

DOLBAN *(à part.)*

Duval revient à ma pensée.
Que son ame étoit oppressée !
Je veux l'aller trouver. Ma fille, j'espérais
Passer, entre vous deux, mon heure accoutumée ;
Mais Duval m'inquiète, et je veux lui parler.
Angeline, suis-moi.

ANGELINE *(donne le bras à son père et comme elle passe près de* SAINT-VIL, *elle lui dit :*)

Là douleur renfermée
N'en est que plus affreuse.

(ANGELINE *et* DOLBAN *rentrent par le fond. Elle ne quitte pas les yeux de dessus* SAINT-VIL, *en sortant.*)

SCÈNE VII.

SAINT-VIL *seul*, (*reprenant la lettre qu'il lisait.*)

Est-ce assez m'accabler ?...
Mon père !.. elle est de vous, cette lettre cruelle !...
Angeline ! O tourmens ! Il veut m'éloigner d'elle.
(*Il lit.*)
« Après un an je vous retrouve enfin.
» J'ignore en vous cachant, quel est votre dessein :
» Mais, peu d'instans après ma lettre,
» Je pars et vous rejoins. Songez à vous soumettre.»
J'ai pu vous affliger ! Ah ! mon père ! Pardon !
Que votre tendresse indulgente
Ait pitié de la passion
Qui consume cette ame ardente.
(*Il poursuit la lecture de la lettre*).
« Vous me suivrez ; craignez de lasser ma bonté
» Et d'armer contre vous ma juste autorité. »
Comment, depuis un an, ne sachant où j'existe,
M'a-t-il pu découvrir ? C'en est fait ; s'il persiste
A m'arracher de ce séjour,
Je ne connaîtrai plus de loi, que mon amour.
Mais Angeline !... Elle se désespère.
Comment lui cacher cet écrit ?
Jusqu'à ce jour, elle a cru que mon père
Approuvait mon absence. Ah ! mon cœur me le dit ;
Etre faux un instant, c'est se trahir soi-même.
On se repent toujours de tromper ce qu'on aime.

SCÈNE VIII.

DUVAL, SAINT-VIL.

DUVAL.

DOLBAN rentré ! je vais,.....

SAINT-VIL.

Sa fille est près de lui.

DUVAL.

Mais qu'avez-vous ?

SAINT-VIL.

Duval ! Ah ! mon ami !

DUVAL.

Ciel! quel chagrin nouveau vous trouble et vous agite?

SAINT-VIL.

Adieu Duval.

DUVAL.

Comment ? que je vous quitte !
Que je vous livre seul à votre désespoir !

SAINT-VIL.

Hier encor, vous avez pu me voir,
Me plaindre de mon sort : eh bien ! je le regrette.
Mon ame est en secret tourmentée, inquiète !
J'ai des torts..... J'ai trompé!... Le ciel veut m'en punir.
Vous ne connaissez pas, Duval, le repentir ! . . .

DUVAL.

Moi ! Ciel... Quoi ! votre cœur se ferait un reproche?
Que je vous plains ! Parlez, épanchez vos secrets
Dans le sein d'un ami . . . .

SAINT-VIL.

Jugez de mes regrets !
N'entends-je pas ? . . Angeline s'approche. . . .

DUVAL.

Non, non, parlez....

SAINT-VIL.

Eh! bien! entraîné par l'amour,
Je suis resté dans ce séjour,
Malgré les ordres de mon père;
A mon retour de l'Angleterre,
Ne devant que passer peu de jours à Paris,
Comme Artiste, Duval, depuis un an, j'y suis:
Mais aujourd'hui, mon père me rappelle.
Il a su découvrir que j'habitais ici!
Angeline! ô douleur! Que faire, ô mon ami?

DUVAL.

Sans être plus long-temps rebelle,
Avouez tous vos torts.... Ah! que l'on est heureux,
De pouvoir, cher Saint-Vil, être assez courageux,
Pour soulager sa conscience!

SAINT-VIL.

Mais cet aveu me perd, m'ôte toute espérance.

DUVAL.

Mais il vous rend le doux repos du cœur,
Sans lequel il n'est plus ni plaisir, ni bonheur.
Courez aux pieds de l'aimable Angeline.

SAINT-VIL.

Mais, si dans ses refus toujours elle s'obstine?

DUVAL.

Ne craignez rien; vous aurez en ce jour
Contre elle, la raison, la nature et l'amour.
Allez, allez....

(SAINT-VIL *sort.*)

SCÈNE IX.

DUVAL (*seul.*)

SAINT-VIL est trop heureux sans doute,
Qu'un innocent aveu soit le seul qu'il redoute !
Pour moi, l'affreux secret qu'il me faut découvrir
M'accable... il me tuera!.. Qu'ai-je dit?.. moi, mourir!..
Et sans parler ! laisser Dolban flétri d'un crime....
(*Il arrive à la table de Dolban... et s'arrête un moment avant que de parler.*)
Non. Commandons encor au remords qui m'anime ;
Je suis seul ; écrivons. Qu'à tous les yeux caché
Ce papier sur mon cœur toujours reste attaché ;
Et si je meurs, laissons l'éclatante assurance
Des vertus de Dolban et de son innocence.
(*Il veut écrire et rejette la plume.*)
Je vois tous les regards lire ce que j'écris....
(*Il reprend la plume.*)
Poursuivons.... Il le faut.... Poursuivons.... je ne puis !
(*Il froisse le papier dans ses mains, l'enferme dans son sein, et sort dans l'état d'un homme en délire*).

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBREUIL *(seul.)*

Eh bien ! tout est changé ; notre aimable Angeline
Veut que Saint-Vil ne loge plus ici....
Mais, quel motif la détermine ?
Qu'il reste ; non ; qu'il parte ; et le tout aujourd'hui !
Tant d'agitation doit être bien pénible !
Ils appellent cela, je crois, *être sensible.*
Je ne le suis donc pas ; car, en les aimant tous,
Je meurs de peur qu'ils ne soient fous.
De grands *hélas*, des pleurs, et du mystère !
S'il va m'en résulter quelque fâcheuse affaire !
Oh ! non ; non ; puis, ce changement
Laissera subsister tout notre arrangement.
Le monsieur que j'attends, qui, chez moi, va descendre;
Pour aujourd'hui s'annonce. Alors, il pourra prendre
L'appartement que Saint-Vil quittera.
Allons tout disposer... Ah Duval, vous voilà !

SCÈNE II.

DUVAL, DUBREUIL.

DUBREUIL.

Pour remplir les vœux d'Angeline,
J'aurais arrangé tout aisément, j'imagine ;
Elle a changé d'avis. Je ne m'en plaindrai pas ;
Car j'étais fort dans l'embarras.

Cet étranger que j'attends ce soir même...
Vous concevez ma peine extrême,
Il compte sur ce logement.

DUVAL.

C'est ce soir qu'il arrive?

DUBREUIL.

Oui, positivement.

DUVAL,

Et d'où vient-il?

DUBREUIL.

Eh mais, je pense,
De Bordeaux, je pourrais savoir...

DUVAL.

Quoi de Bordeaux! Je voudrois bien le voir.
Peut-être il m'instruiroit.....

DUBREUIL.

Adieu, l'heure s'avance.
(*En se tournant vers la coulisse.*)
On m'appele; pardon....., dans l'instant me voilà.
(*à Duval.*)
Je vous ferai savoir quand il arrivera. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

DUVAL (*seul.*) .

Si, par cet étranger, j'avais quelques nouvelles...
On sait que je suis à Paris....
Je n'en puis recevoir, hélas! que de cruelles.
Je les desire, et j'en frémis....
Mais, Saint-Vil, qu'avez-vous? et d'où vient ce délire?

SCÈNE IV.

DUVAL, SAINT-VIL.

SAINT-VIL (*arrive avec précipitation et égarement.*)

Si jamais la pitié, sur vous, eut quelque empire,
Duval, secourez-moi; j'ai perdu tout espoir.

On ne veut plus m'entendre ; en vain à mon devoir
Je cherche à me soustraire ; Angéline l'ordonne.
C'est à vous que je m'abandonne,
Apprenez à Dolban notre amour, ma douleur,
Intéressez, pressez, touchez son cœur.
Moi, je ne puis parler; ma promesse m'enchaîne.
Mon Angeline en vain partage mes tourmens,
J'attirerais sur moi son mépris et sa haine,
Si j'osais trahir mes sermens.
Victime du devoir et de son innocence,
Si vous la sauvez, Duval, elle en mourra.

DUVAL.

Puis-je tromper sa confiance ?
Et croyez-vous qu'elle pardonnera
Même au motif ?....

SAINT-VIL (*avec chaleur.*)

Ah ! quand le danger presse,
Ose-t-on balancer? Quel tort ! quelle faiblesse !
Angeline se perd. Que vous faut-il de plus ?
L'exagération de toutes les vertus,
Voilà son seul défaut.... Sauvez-la d'elle-même;
Mon départ est sa mort. Elle me fuit, et m'aime;
Ne me refusez pas : l'amour, l'humanité,
Tout parle à votre cœur ; j'implore sa bonté.
Duval, à sa douleur Angeline est livrée.

DUVAL (*à part.*)

Que pourrait la raison sur cette ame enivrée ?
(*à Saint-Vil.*)
Pour cet instant, je ne vous promets rien.
Je vais me consulter. Si l'intérêt éclaire,
Je prendrai le parti qu'exige votre bien.

SAINT-VIL.

C'est au nom d'Angeline.....

DUVAL.

Ah ! j'apperçois son père.

SAINT-VIL.

Songez de cet instant que son sort dépendra.

DUVAL.

En causant avec lui, le ciel m'inspirera.

(SAINT-VIL *sort.*)

SCÈNE V.

DUVAL, DOLBAN.

DOLBAN.

APPAISEZ, cher Duval, le tourment qui m'oppresse.
Ma fille est malheureuse, et ma vive tendresse,
Le pouvoir que son père eut sur elle, autrefois,
Rien ne peut la calmer; elle est sourde à ma voix.
Qu'aurait-elle? D'où vient sa sombre inquiétude?
Cent calculs sont offerts à mon incertitude;
Ils se détruisent tous et ne laissent en moi
Que des doutes et de l'effroi.

DUVAL.

Oui, quelque chose la tourmente,
Elle cache un ennui secret:
En elle, on ne voit plus cette gaieté piquante,
Cet enjouement si doux. — J'ai crainte d'être indiscret,
En voulant pénétrer, en cherchant à m'instruire...

DOLBAN.

Ah! Duval, dans son cœur vous auriez peine à lire.
Moi-même, j'ai tenté d'inutiles efforts.
Que croire? Ses chagrins ne sont pas des remords.
Pour elle, c'est un mot qui n'offre nulle idée.
A notre pauvreté dès long-temps décidée,
Fuyant l'éclat, l'ambition,
Elle voit sans regret tout ce luxe inutile
Qui rend le bonheur difficile,
Et qui fait honte à la raison.

Rien ne devrait troubler sa vie :
Son ame aux passions n'est point assujettie,
L'amour....

DUVAL (*lui serrant la main.*)

Êtes-vous sûr ?....

DOLBAN.

Ah ! si ma fille aimait,
Pour mieux se l'avouer, son cœur me le dirait.

DUVAL.

Mais, si quelque motif gênait sa confiance ;
Enfin, si son devoir la forçait au silence ?

DOLBAN.

Vous m'étonnez.

DUVAL.

Ah ! rien de grand, de courageux
N'est au-dessus de cette ame sensible.
Le plus grand sacrifice.....

DOLBAN.

Oh, ciel ! est-il possible !
Ma fille aime.....

DUVAL.

Il est vrai. Vous devinez sans peine
Quel est le lien qui l'enchaîne ;
Quel est l'ami fidèle, estimé, vertueux,
Qui la voyant, sans cesse, dans ces lieux....

DOLBAN.

Saint-Vil... ah ! les cruels ! ils trompaient ma tendresse !

DUVAL.

Ils se sacrifiaient. Ces généreux amans,
Renonçant à leurs sentimens,
Aux plus beaux jours de leur jeunesse,
Pour mieux se consacrer à votre seul bonheur
Se sont juré d'oublier leur ardeur.

DOLBAN.

Et vous.....

DUVAL.

Seul confident de leur délicatesse,
Je l'avouerai ; trop de faiblesse,
Jusqu'au respect qu'en moi fit naître ce projet,
Tout m'a contraint de garder leur secret.
(*Pendant tout ce couplet*, DOLBAN *reste dans une profonde rêverie. Duval continue.*)
Angeline m'a vu bien souvent lui déplaire,
En osant à son plan me déclarer contraire ;
Je l'ai sans cesse combattu :
Mais que font les conseils contre tant de vertu !
Vous ne répondez rien ; quel parti....

DOLBAN.

Je vous prie,
Faites venir Saint-Vil : je voudrais lui parler.

DUVAL.

Ah ! de votre courroux n'allez pas l'accabler ;
Ce moment, croyez-moi, peut lui coûter la vie.

DOLBAN.

Faites venir Saint-Vil, ne l'instruisez de rien.

DUVAL.

Que va-t-il résulter de ce triste entretien ?
(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

DOLBAN (*seul.*)

Tu voudrais t'immoler encor, fille adorable !
Non ; j'approuve ton choix : mais l'avenir m'accable.
Je n'ai rien à t'offrir ; la fortune te fuit....
Si Saint-Vil te ressemble, ah ! son cœur te suffit....
Mais, avant d'approuver ton innocente flâme,
Il faut, pour le juger, bien connaître son ame.

SCÈNE VII.

DOLBAN, SAINT-VIL, DUVAL.

SAINT-VIL (*dans le fond du Théâtre, parlant à* DUVAL.)

Pour la première fois, il m'effraye aujourd'hui.
Connaît-il nos secrets ?

DUVAL.

Vous saurez tout de lui ;
Il vous attend. Cédez à son impatience.

DOLBAN.

Approchez-vous, Saint-Vil.

(DUVAL *reste dans le fond du Théâtre et écoute avec intérêt.*)

SAINT-VIL.

Avec obéissance,
Je me rends à votre ordre, et....

DOLBAN.

Daignez m'écouter.
Je voudrais sur un point ici vous consulter :
Vous, dont l'esprit et la sagesse
Font oublier votre jeunesse,
Plaignez-moi ; de ma fille on séduit la candeur ;
On veut me l'enlever. Jugez de ma douleur !
On veut priver un père accablé de tristesse,
Du seul espoir de sa vieillesse.
Au mépris du respect que l'on doit au malheur,
Saint-Vil, on ne craint pas de déchirer mon cœur,
Celui qui de ce crime aujourd'hui fut capable,
Doit vous paraître bien coupable.

SAINT-VIL.

Je ne le défends pas.

DOLBAN.

Ecoutez cependant,
Le condamner trop tôt est peut-être imprudent.

Dans l'homme sage et bon, Saint-Vil, l'expérience,
Bien loin de l'endurcir, l'invite à l'indulgence.

SAINT-VIL.

Hélas !

DOLBAN.

Il se pourrait qu'entraîné par son cœur,
Sans être un monstre, un corrupteur...

SAINT-VIL.

Croyez à ses efforts ; rien ne peut vous les peindre.

DOLBAN.

Vous voyez donc qu'il est à plaindre ;
Qu'un peu légérement nous l'avions condamné.
Dites-moi : quand l'objet auquel il s'est donné
Voulut sacrifier sa tendresse à son père,
S'opposa-t-il....

SAINT-VIL.

Jamais et ce devoir sévère
Qui l'enlevait à lui, l'attachait encor plus.
S'il combattit quelquefois ses refus,
Ce n'était, qu'égaré par sa brulante flâme,
Imitant ses vertus, émule de son ame,
Plutôt que de laisser, dans son cœur, un remord,
A ses pieds sans murmure ; il eût trouvé la mort.

(*Duval sort avec précipitation et court avertir Angeline.*)

DOLBAN.

C'est assez t'éprouver. Pour mon ame sensible
Cet effort était trop pénible,
Viens dans mes bras, tous deux je vous unis
Et ma fille est à toi ; oui, tu deviens mon fils.

ST-VIL.

Si je m'abuse, hélas ! Que cette erreur m'est chère !
Est-il vrai que je puis vous appeler mon père ?

DOLBAN.

Oui, tu le peux, et je t'en fais la loi.

SCENE VIII.

DOLBAN, SAINT-VIL, DUVAL, ANGELINE.

ANGELINE, (*arrivant avec précipitation*).

Suspendez vos bontés, mon père, écoutez-moi :
Vous auriez dû long-tems ignorer ce mystère.
Pour Saint-Vil, il vous cache encor d'autres secrets :
L'ordre qu'il a reçu s'oppose à vos bienfaits,
Et.....

ST.-VIL.

Tout semble s'unir, pour protéger ma flâme,
Par de nouveaux refus, n'accablez pas mon ame.

ANGELINE.

Je dois....

DOLBAN.

Non, c'est assez, tous ces débats sont vains,
Va; laisse-moi le soin de régler tes destins,
Je veux, seul, y veiller ; oui, ma chère Angeline,
Serait-ce des chagrins que ton cœur me destine ?

ANGELINE.

Moi ?

DOLBAN.

Je croyais savoir combien j'étais aimé.
Que le faible tableau que je m'étais formé
Était loin d'approcher de ton ame sensible !
O ma fille ! il est impossible
Que ce trait attachant de l'amour filial
Dans aucun tems ait eu d'égal.
Si tu sacrifiais l'objet que ton cœur aime,
Et ta tendresse, et tes soins même
Perdraient tout leur charme à mes yeux.
Te savoir tourmentée, et Saint-Vil malheureux,

Ne pourrait, mes enfans, qu'empoisonner ma vie.
Mon cher Saint-Vil; avec toi je m'allie,
Si tes parens consentent à ces nœuds.

ST.-VIL.

Qu'entends-je? quoi! mon père! ah! que je suis heureux!

DOLBAN.

Avant de vous donner l'objet qui sait vous plaire,
Il faut, sur notre sort, qu'ici je vous éclaire.
Elle-même l'ignore; envoyée à Paris,
Dès ses plus jeunes ans, je crus devoir lui taire
L'état où nous étions réduits.
Je ne puis abuser de votre confiance.
Vous ignorez de qui vous cherchez l'alliance!...
Sans de plus longs détails qui vous feraient frémir,
Apprenez qu'un ami, ne pouvant découvrir
Le criminel auteur d'un vol considérable,
M'en accuse.

ST.-VIL.

Qu'entends-je? Ah! quel monstre est capable
De profaner tant de vertus?

DOLBAN.

Ne me demandez rien de plus;
De cet homme à jamais le nom est un mystère.
Qu'il vous suffise de savoir
Que quarante ans d'honneur, de scrupuleux devoir,
N'ont pu me préserver d'un soupçon téméraire.
Par le crime d'un scélérat,
Ma probité....

DUVAL (*à part.*)

Grands dieux!

DOLBAN.

A perdu son éclat.
Tant de graces, d'attraits ont droit de vous séduire,
Décidez de mon sort. Il fallait vous instruire.

DUVAL *(avec transport).*

Il se trompe lui-même ; Ah ! ne l'en croyez pas.
On connaît, dès long-temps, sa probité sévère.
On le chérit, on le révère.
Un sort fatal s'attache sur ses pas.

DOLBAN.

Duval...

DUVAL.

Dolban se calomnie.
Peut-il craindre l'ignominie ?
Vous le disiez vous-même ; il est des cœurs si purs
Que le soupçon ne peut ni ne doit les atteindre....

DOLBAN.

Ou, dans leur propre estime.

DUVAL.

Ah ! tous deux soyez sûrs...

DOLBAN.

Votre amitié, Duval....

DUVAL.

Jamais il ne doit craindre....

SAINT-VIL (*avec transport.*)

Méprisez ces horreurs, mon père, il a raison ;
Votre nom seul fait tomber un soupçon.

DOLBAN (*embrassant Saint-Vil.*)

Ce seul mot me suffit, et ce trait me transporte,
Tu n'as pas balancé ; ton ame est noble et forte,...
De moi je te sens digne, et tu sauras chérir
Celui que l'injustice en vain cherche à flétrir.

ANGELINE (*avec force.*)

Malgré vos ennemis et brillant d'innocence,
Vous nous communiquez votre noble assurance.

DOLBAN

Mon ami, mes enfans, venez contre mon sein ;
Je puis entre vos bras défier le destin.

SCÈNE IX.

DOLBAN, SAINT-VIL, DUVAL, ANGELINE, DUBREUIL.

DUBREUIL (*à Saint-Vil.*)

PARDON si j'entre et vous dérange.
Le Monsieur que, ce soir de Bordeaux, j'attendais,
Et pour qui je vous déplaçais,
Arrive en ce moment ; mais par un sort étrange,
Ainsi que moi, vous en serez surpris,
Pour le père, aujourd'hui je délogeais le fils ;
Car ce Monsieur est votre père.

ST.-VIL.

Mon père !

DUBREUIL.

Oui, Monsieur.

ST.-VIL.

Ciel ! que faire !

DOLBAN.

Pourquoi ce désespoir ?

ANGELINE.

Hélas ! vous ignorez,
Qu'à des ordres réitérés,
Saint-Vil est constamment rebelle ;
En vain, depuis un an, son père le rappelle ;
Il se fixe ici malgré moi....
J'en mourrai... mais il faut...

ST.-VIL.

Non, il n'est point de loi,
Qui puisse m'enlever à cette union chère.

(*Il se précipite dans les bras de Dolban.*)

Je m'abandonne à vous ; vous seul êtes mon père.
Oui, s'il prétend m'arracher de ces lieux,
Qu'il renonce à me voir reparaître à ses yeux.

DOLBAN.

Vous devez obéir.

ST.-VIL.

Je ne puis.

DOLBAN.

Dans son ame,
Avez-vous épanché vos secrets, votre flâme ?

ST.-VIL.

Il doit tout ignorer.

DOLBAN.

Volez à ses genoux.
Il est père ; croyez qu'en des instans si doux,
On pourra le fléchir.... peignez lui la tendresse....

ST.-VIL.

Mais s'il résiste....

DOLBAN.

A vous, nous nous réunirons.

DUVAL.

Croyez que nous l'attendrirons.

DOLBAN.

Nous faisons la même famille,
Devant lui, sans rougir, je conduirai ma fille.
Quel effort doit coûter en de pareils momens,
Pour le bonheur de ses enfans ?

SAINT-VIL (*à Dolban.*)

Ah ! mon Dieu tutélaire ! à mon ame flétrie
Vous rendez l'espérance.

DOLBAN (*à Dubreuil.*)

Enmenez-le, Monsieur.

DUBREUIL (*à Saint-Vil.*)

Venez.

DOLBAN.

Suivez le devoir et l'honneur ;
Allez, Saint-Vil, je vous en prie.

ST.-VIL.

Vous le voulez ? si mes efforts sont vains,
Je disposerai seul de moi, de mes destins.

(*Il sort avec Dubreuil.*)

ST.-VIL.

Non, je ne croirai point que l'art, la fausseté,
Se confondent jamais avec la vérité.
L'amour porte avec lui ce tendre caractère,
Ce doux entraînement que l'on n'imite pas.
Mon amour est si vif, qu'il doit peindre à mon père
L'assemblage enchanteur de qualités, d'appas,
Qui m'enivre dans Angeline.

DUVAL.

Il ne la connaît pas.

ST.-VIL.

Il faut qu'il la devine;
Qu'il en juge, par mon amour.

DUVAL.

C'est parler en amant.

ST.-VIL.

Est-il dans ce séjour
Quelqu'un qu'elle n'attache et qui ne la révère?

DUVAL.

Ah! sur-tout cachez bien à Monsieur votre père,
Le secret de Dolban, son nom, et ses malheurs.
Il veut seul l'en instruire, et....

ST.-VIL.

Duval, plus j'y pense,
Moins je puis, sur ce point, concevoir d'espérance.
Hélas! Dolban me perd s'il lui dit son secret;
D'un périlleux aveu, sur lui, je crains l'effet.
Peu de gens ont la force et la philosophie
De mépriser la calomnie.
Je suis bien malheureux. Que n'offrirais-je pas
Pour pouvoir découvrir le criminel!

DUVAL.

Hélas!

ST.-VIL.

Vous n'avez sur ce point ni soupçon, ni lumière?
Ce monstre ne mérite aucun ménagement.
Le ciel le livrera. Duval, de ce moment,

Oui, cherchons-le par-tout; un trop juste supplice
Pour lui, semble trop doux; qu'enfin il le subisse!
Que n'est-il dans mes mains!

(*Il le saisit par le bras.*)

DUVAL (*entraînant Saint-Vil par le côté opposé à celui par où entre Dubreuil, lui dit:*)

D'Olban attend.

SCÈNE II.

DUBREUIL (*leur parle sans qu'ils répondent.*)

MESSIEURS!
Ils ne m'entendent pas. L'excès de leurs malheurs
Est fait pour leur tourner la tête.
En s'attachant trop fort, que de peine on s'apprête!
Dans mon système, moi, j'agis plus prudemment,
Et j'aime tout le monde assez également.
Saint-Vil... Voilà son père. Il paraît sombre et triste.

SCÈNE III.

DUBREUIL, SAINT-ELMONT.

SAINT-ELMONT.

OUI, je pars, dès demain; envain, mon fils persiste
A rester dans ces lieux... Monsieur Dubreuil, c'est vous?
Saint-Vil n'est pas ici?

DUBREUIL.

Non.

ST.-ELMONT.

J'avais cru l'entendre,
Et c'est ce qui m'a fait descendre.

DUBREUIL.

Eh bien ! Monsieur, votre courroux ?
Il est un peu calmé, j'espère.

ST.-ELMONT.

Je puis, sans être trop sévère,
Garder contre mon fils un vif ressentiment.

DUBREUIL.

Il peut être étourdi ; mais il est bon enfant ;
Généreux et sensible, incapable de feinte ;
Vous m'avez ordonné de parler sans contrainte.
Je n'en sais que du bien, et c'est la vérité :
Mais, permettez ; depuis que vous l'avez quitté,
Qui donc aura pu vous apprendre
Qu'il habitait chez moi ?

ST.-ELMONT.

Le hasard : un valet
Qu'il avait envoyé pour cacher son projet,
De moi croyant pouvoir attendre
Quelque secours, enfin me rassura
Et me le découvrit ; mais Saint-Vil résista
A l'ordre de venir me trouver dans ma terre.
Justement indigné, je viens parler en père
Et l'arracher d'ici. Quelque objet le séduit.
Ce sera, je le crains, quelque être méprisable,
Qui, par l'intérêt, est conduit.

DUBREUIL (*vivement.*)

Non, Monsieur, la personne est honnête, estimable.

ST.-ELMONT.

Vous la jugez d'après mon fils,
On le voit bien.

DUBREUIL.

Non, d'après elle-même ;
Ne la connaissant pas, vous vous êtes mépris.

ST.-ELMONT.

Ah ! que Saint-Vil, que l'insensé qui l'aime

Soit aveuglé dans ce moment,
C'est un effet de son enivrement :
Mais, vous, vous homme raisonnable,
Quoi ! vous pensez que lorsqu'on est capable
De recevoir des soins, refusant constamment
De se voir, par l'hymen, unie à son amant,
On a quelque délicatesse ?
Je vois, à ce calcul infiniment d'adresse.
Mon fils est riche ; elle n'a rien ;
Savoir avec esprit refuser ce lien,
Est un moyen plus sûr de le conclure.
Il est vrai que je vois un peu plus froidement :
J'apporte quelque obstacle à ce grand sentiment ;
C'est aussi ce qui me rassure.

DUBREUIL.

Mais, observez, Monsieur, qu'elle a cru comme nous,
Saint-Vil artiste et non moins pauvre qu'elle.
En un mot, nous ignorions tous
Ce que votre présence aujourd'hui nous révèle.
Je ne puis espérer de vous convaincre encor.
Le tems seul pourra vous instruire
Que cette fille est un trésor.
Mais, qu'il me soit permis seulement de vous dire,
Qu'en jugeant trop légérement,
On s'en repent communément.

SAINT-ELMONT (*à part.*)

Qui le sait mieux que moi ?

DUBREUIL.

Un soupçon est coupable,
Quand il n'est pas fondé.

ST.-ELMONT.

Quel souvenir m'accable !
Oui, Dubreuil, vous avez raison.
Flétrir l'innocent d'un soupçon,
C'est un crime... Malheur à qui s'en rend coupable !

DUBREUIL.

Puis, c'est se tourmenter que de croire aux méchans ;
Il faut, pour son repos, croire aux honnêtes-gens.

Cette façon de voir est la plus raisonnable.
(*à part.*)
Il est préoccupé.

ST.-ELMONT.

Vous sortez ?

DUBREUIL.

On m'attend.

ST.-ELMONT.

Voulez-vous m'envoyer mon fils ?

DUBREUIL (*sort.*)

Oui, dans l'instant.

SCÈNE IV.

SAINT-ELMONT.

QUELLE atteinte cruelle, hélas ! il m'a portée !
Comme il a ranimé, dans mon ame agitée,
Le remord douloureux dont je suis dévoré !
Infortuné Verseuil ! quel asyle ignoré,
Quel lieu te cache encor au repentir sincère
De l'infidèle ami qui t'a déshonoré ?
Verseuil, Verseuil !

SCÈNE V.

SAINT-ELMONT, SAINT-VIL.

SAINT-VIL (*paraît et arrive lentement*).

QUE m'ordonne mon père !

ST.-ELMONT.

Je ne le vois que trop ; vous me fuyez, mon fils.
Alors, qu'on est coupable, on redoute son père.
A vos vœux, malgré moi, si je parais contraire,
C'est pour votre bonheur. Soyez donc plus soumis.

SAINT-VIL.

Mon bonheur! ah! grand Dieu! lisez donc dans mon ame,
Contemplez les tourmens d'une inutile flâme.
Rappellé près de vous, j'eusse été trop heureux.
A ne plus vous quitter, j'aurais mis mon étude;
Mais, n'espérant plus rien, j'évite tous les yeux;
Qui n'est plaint de personne, aime la solitude.
Sur-tout quand, loin d'avoir de consolation,
Par un être si cher, il accroît notre peine.

ST.-ELMONT.

Appelez-vous *chagrin*, la folle passion
Qui vous domine et vous entraîne?
Je ne partage point ces frivoles douleurs.
Mon fils, quand vous aurez de ces peines réelles,
Qui, même à la raison, paraissent si cruelles,
Le premier, j'essuierai vos pleurs.
Mais, ces tourmens imaginaires,
Tous ces regrets pour des chimères,
Nés d'une aveugle impression
Et d'une absurde passion,
Ils ne doivent jamais occuper la sagesse.
S'y livrer est folie, et les plaindre, est faiblesse.

SAINT-VIL.

Ah! combien faut-il donc souffrir,
Pour vous toucher, vous attendrir?
Pour plaindre un fils, pour être moins sévère,
Ne suffirait-il pas de songer qu'on est père?

SAINT-ELMONT.

Et c'est en y songeant que je trouve en mon cœur,
Plus de force, mon fils, contre votre douleur.
A qui prétendez-vous enchaîner votre vie?
Est-ce un goût, une fantaisie,
Qui peut nous faire pressentir
L'objet à qui nous devons nous unir?
Faut-il ne consulter qu'une aveugle tendresse?
Choisit-on son épouse, ainsi qu'une maîtresse?
De tels goûts sont-ils faits pour durer plus d'un jour?

SAINT-VIL.

Mon père, respectez l'objet de mon amour,

SAINT-ELMONT.

Monsieur....

SAINT-VIL.

Pardon ; ah ! dans ma peine extrême,
Je ne me connais plus, je m'ignore moi-même.
Si j'ai pu m'oublier, n'en accusez que vous.
Devez-vous me montrer un aussi grand courroux ?
Outrager, et sans la connaître,
Celle qui deviendra peut-être
Un sujet de remords pour vous,
Quand vous la verrez....

SAINT-ELMONT.

Moi, la voir ? s'il est possible,
Évitons une scène inutile et pénible,
Et partons dès ce soir.

SAINT-VIL.

Grands Dieux ! qu'ai-je entendu ?
Vous me l'aviez promis ; tout espoir est perdu,
Ce dernier coup manquoit à ma misère :
Par qui suis-je trompé ? Juste ciel ! par mon père.

SAINT-ELMONT.

Trompé !...

SAINT-VIL.

Oui, je le suis : l'honneur fut votre loi.
J'en appelle à lui seul ; ah ! ce titre de père
En est-il un pour me manquer de foi ?

SAINT-ELMONT.

Vous osez....

SAINT-VIL.

Résister, et tout me sert d'excuse.
Votre injuste rigueur a rapproché nos droits ;
On ne peut me blâmer que l'on ne vous accuse.
La nature envers moi vous a prescrit des lois.
Je le sais, comme vous ; trop souvent la jeunesse
Honore faussement une faible tendresse
Du nom sacré de passion ;
Ce sentiment sans force écoute la sagesse.
Il doit céder à la raison :

Mais cet amour profond qui consume notre ame,
Ce délire enivrant, cette brûlante flâme,
Qui, s'attachant à nous, semble s'alimenter,
Des efforts impuissans qu'on fait pour la dompter,
Voilà le feu sacré que rien ne peut éteindre,
Qui commande à notre être et nous fait tout enfreindre.
Craignez de vous tromper, de pleurer votre erreur.
Malgré vos duretés, je connais votre cœur;
Vous gémiriez long-temps d'une fin trop funeste:
Vous en seriez la cause; ici, je vous l'atteste,
A l'instant qui suivra vos ordres rigoureux,
Je vous livre aux remords, en mourant à vos yeux.

SAINT-ELMONT.

A quel égarement votre esprit s'abandonne!
Méritez-vous qu'on vous pardonne?

SAINT-VIL.

L'excès du désespoir ne connaît plus de frein.

SAINT-ELMONT.

Mon fils, quand on tient à l'estime,
Peut-on projetter un tel crime?
S'assassiner!...

SAINT-VIL (*se jettant dans ses bras.*)

C'est vous qui me percez le sein.

SAINT-ELMONT (*à part.*)

Sa douleur me pénètre et fait couler mes larmes.

SAINT-VIL.

Mon père, vous pleurez?.. O ciel! tu le désarmes!
Mon père, par pitié, laissez-vous attendrir.
Oui, voyez Angeline. Ah! vous voulez me fuir!
(*Saint-Elmont veut sortir, Saint-Vil se jette à ses pieds.*)
J'embrasse vos genoux.

SAINT-ELMONT (*à part.*)

Cédons-lui par prudence,
Et qu'il ne perde pas, au moins toute espérance.
(*à son fils.*)
Je consens à la voir.

SAINT-VIL.

Ne m'abusez-vous pas ?

SAINT-ELMONT.

Je la verrai, mon fils.

SAINT-VIL.

Serrez-moi dans vos bras.

(*Comme Saint-Vil reconduit son père, Duval entre et les voit sans être apperçu d'eux. Cette vue inattendue le jette dans le plus grand désordre.*)

(*Ils rentrent par le fond.*)

SCÈNE VI.

DUVAL (*seul.*)

AH ! qu'ai-je vu ! grand Dieu ! oui, c'est lui, c'est lui-même ;
C'est St.-Elmont. Comment cacher mon trouble extrême !
Si Dolban l'apperçoit, conçoit-on sa fureur ?
Il est temps de parler ; je ne puis, et la honte
Me retient malgré moi.... Que l'honneur la surmonte.
Que faire ? que résoudre ? Ah ! moment plein d'horreur !

SCÈNE VII.

DUVAL, SAINT-VIL.

SAINT-VIL (*revenant à Duval avec précipitation, après avoir quitté son père.*)

AH ! Duval ! concevez mon bonheur, mon yvresse.
Peut-être que ce jour couronne ma tendresse ;
Mon père enfin consent à voir.....

DUVAL (*avec effroi.*)

Qui ?

SAINT-VIL.

Mais, Dolban.

DUVAL.

Ciel !

SAINT-VIL.

Pouvais-je espérer un bonheur aussi grand?

DUVAL.

Monsieur de St.-Elmont... Quoi ! c'est donc votre père?

SAINT-VIL.

Oui, mon ami ; pour moi le sachant fort sévère,
Et voulant éluder ses ordres trop précis,
J'avais changé de nom, pour rester à Paris.
Je me suis dit très-pauvre, et suis dans l'opulence.
Oui, je vais posséder la vertu, l'innocence.
Rien ne peut mettre obstacle au plus tendre lien,
Et je cours pour presser cet heureux entretien.

DUVAL (*le retenant.*)

Ah ! Saint-Vil, arrêtez.... Ah ! je vous en conjure ;
Vous vous repentiriez....

SAINT-VIL.

Pourquoi ? tout me rassure,
Tout me répond du plus heureux succès.

DUVAL.

Croyez-en ma prudence ; oui..... de tous les projets,
Celui que vous tentez est le moins pratiquable.

SAINT-VIL (*veut sortir.*)

Le temps presse.

DUVAL.

Arrêtez....

SAINT-VIL.

Quoi ! Duval est capable
De s'opposer à mon bonheur ?

DUVAL.

Qui ? moi ! vous connaissez mon cœur !
Mais vous ne savez pas.... si vous pouviez m'entendre....
(*à part*).
Que je souffre, grand Dieu !

SAINT-VIL (*veut se débarrasser de Duval.*)

Duval, c'est trop attendre.
Il faut....

DUVAL.

Non.

SAINT-VIL.

Quel motif avez-vous ? répondez.

DUVAL (*à part.*)

Quel motif ? ... vous vous décidez,
A présenter ainsi celle qui vous est chère,
Aux yeux d'un père aigri, sévère,
Sans savoir seulement s'il vous approuvera,
Et comment il la recevra !....
Quel bien peut résulter d'une telle entrevue ? ...

SAINT-VIL.

Quelle ame, en la voyant, ne serait pas émue ?
Angeline le charmera.
Adieu, Duval !

DUVAL.

Ah ! si j'ai quelque empire,
Quelque pouvoir sur vous, retardez d'un moment ;
On se repent d'agir trop précipitamment ;
Faut-il à vos genoux....

SAINT-VIL (*le relevant.*)

Duval !

DUVAL.

Je veux vous dire.....

ST.-VIL.

Et quoi?

DUVAL.

Mais....

ST.-VIL.

Il m'effraye.... Ah !parlez!

DUVAL.

Je ne puis.
Le trouble, la douleur confondent mes esprits:
Je ne me connais plus.

SCÈNE VIII.

DUVAL, DUBREUIL, SAINT-VIL.

DUBREUIL.

DUVAL, on vous appelle:
Un homme est là qui vous attend;
Il voudrait vous remettre une lettre, à l'instant.

DUVAL.

Une lettre pour moi? grand Dieu!

DUBREUIL.

Pauvre cervelle!
Mais tout vous trouble.

DUVAL.

Moi?...
(*à Saint-Vil qui s'échappe.*)
Saint-Vil?

SAINT-VIL (*Sort.*)

Je n'entends rien.

SCÈNE IX.

DUBREUIL, DUVAL.

DUVAL.

Il m'échappe.

DUBREUIL.

Duval, mais vous entendez bien
Qu'on attend....

DUVAL.

Je le sais. Où courir? Ah! que faire?

DUBREUIL.

Duval! qui vous retient? allez:
Mais, dites-moi; vous avez donc un frère?

DUVAL.

Pourquoi? pourquoi?

DUBREUIL.

Cet homme croit....

DUVAL,

Parlez.

DUBREUIL.

Que la lettre est de lui.

DUVAL (*sort en courant du côté opposé à celui par où est sorti St.-Val*).

Dieux!

SCÈNE X.

DUBREUIL (*seul.*)

La chose est fâcheuse,
A ce qu'il me paraît. Oh, ma foi, je le suis....
Vous verrez, qu'à la fin, je serai compromis
Dans quelque affaire dangereuse.

(*Il sort.*)

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-VIL (*seul, sortant de chez son père par le fond.*)

Il la verra ; c'est ce que je demande.
Que peut contre son charme une froide raison ?
Rien ne peut résister à sa séduction ;
Ce qu'elle a desiré, son regard le commande.

SCÉNE II.

SAINT-VIL, DOLBAN, ANGELINE.

SAINT-VIL (*avec vivacité.*)

C'est vous ? Quoi vous ?... Ah ! quel moment !
(*pressant le bras de Dolban contre son sein.*)
Bienfaiteur adoré !

DOLBAN.

Point de remerciment.
Je viens sauver mon Angeline.
Etre à vous, oui, Monsieur, voilà quel est son sort.
Je remplis mon devoir : quand il me détermine,
Ai-je quelque mérite ? ai-je besoin d'efforts ?

ANGELINE.

Ah Dieux ! à son aspect, quelle affreuse contrainte !..

ST.-VIL.

Calmez-vous, calmez-vous ; bannissez toute crainte ;

Je redoutais le sort et vais le défier.
Mon père, en vous voyant, ne peut que m'envier.

ANGELINE.

Je l'avouerai, Saint-Vil, oui, je crains sa colère.

ST.-VIL.

Non, ce n'est pas pour vous qu'on peut être sévère;
Mais l'heure fuit, et je vais l'avertir.

(*Il fait quelques pas et revient.*)

Seulement, tous les deux, j'ose vous prévenir,
Que son aspect montre quelque rudesse.
Ce froid maintien naît d'un fond de tristesse.
Ah! ne le jugez pas avec trop de rigueur;
Il se fait pardonner, quand on connaît son cœur.

(*Il entre chez son père par le fond.*)

SCÈNE III.

DOLBAN, ANGELINE.

DOLBAN.

Plus de pleurs, mon enfant, j'ai beaucoup d'espérance.
Ce n'est point par l'attrait d'une vaine éloquence,
Que je prétends toucher le père de Saint-Vil.
Ce qui tient à l'adresse et tout moyen subtil
Est indigne de nous; excitons sa tendresse
Par l'espoir consolant du bonheur de son fils;
Séduire, est criminel; attendrir, est permis.

ANGELINE.

Fut-il riche, puissant, il aura la noblesse....

DOLBAN.

Et que m'importe à moi son état, sa richesse?

Il s'honore, ma fille, en s'alliant à nous.
Va, tu seras toujours l'honneur de ma famille.
Aucun père ne fut aussi fier de sa fille.
Gloire de mes vieux ans, votre dot est en vous.
Au père de Saint-Vil, avec calme, assurance,
Je dirai : » vous voyez la vertu, l'innocence,
Vous apporter l'espoir du destin le plus doux.
Je dois penser trop bien de vous
Pour craindre, un seul instant, que votre cœur balance.
Nos enfans sont unis d'un amour vertueux,
Méritons le bonheur en les rendant heureux.

ANGELINE.

Eh! qui condamneroit la démarche touchante...

DOLBAN.

La loi du préjugé, cruelle, inconséquente,
Ne couvre point mes yeux du bandeau de l'erreur;
Qu'on me condamne ou non, mon guide est dans mon cœur.

ANGELINE.

O mon père! Je sens pénétrer dans mon ame
Le sentiment profond qui, pour moi, vous enflamme.

(*On entend du bruit.*)

ST.-VIL (*entre le premier, court à Angeline, et revient au devant de son père.*)

Angeline, il me suit; quand vous l'appercevrez,
La première, à ses yeux, vous vous présenterez.

(*Dolban reste sur le devant de la Scène. Angeline s'est approchée de la porte du fond qui s'ouvre et laisse voir Saint-Elmont et Saint-Vil. Dolban s'approche lentement de la porte.*)

SCENE IV.

DOLBAN, ANGELINE, SAINT-VIL, SAINT-ELMONT.

ST.-VIL (*à son père encore dans la porte du fond.*)

Mon père, vous voyez celle qui m'est si chère.
Celle que votre fils si tendrement révère.
Ne m'accusez donc plus....

(*Dolban s'étant approché de la porte, Saint-Elmont le reconnait*).

ST.-ELMONT.

Verseuil!

DOLBAN.

St.-Elmont!

ST-ELMONT (*se cachant le visage.*)

Dieux!

DOLBAN (*prenant Saint-Vil par le bras et le menant vis-à-vis Saint-Elmont*).

C'est lui, lui, le voilà, le voilà le barbare
Que j'aimai, dont le crime à jamais nous sépare!
Le voilà; mon aspect lui fait baisser les yeux.

(*Relevant, par le bras, sa fille qui s'était approchée de St.-Elmont.*)

Eloignez-vous; qu'on l'abandonne.
Le cruel a trahi la plus sainte amitié.
Ne croyez pas qu'il se pardonne.
Non, il n'a plus de droits à sa propre pitié.

ST.-ELMONT (*avec attendrissement.*)

Verseuil!

DOLBAN.

M'avez-vous plaint, quand votre barbarie
Me livrait à l'ignominie?

Par un affreux soupçon, déshonorant mes jours....!
(*Se frappant la poitrine.*)
Il est là cet affront; il y vivra toujours.
Le vil amour de l'or avait fermé son ame,
Lorsqu'il me repoussait; je m'abaisse et réclame
Trente ans d'estime et d'union;
N'écoutant que sa passion,
Il ose m'accuser....

SAINT-VIL.

Mon père fut capable!..

DOLBAN.

Quels trésors égalaient un ami véritable?
Tu l'as perdu.

ANGELINE.

Mon père!

ST.-ELMONT.

Accable moi,
Mais du moins, Verseuil, place-toi
Dans le dégré d'estime où t'a laissé ma faute,
Cette rare vertu, nul que toi ne te l'ôte.
Qui pourrait ternir son éclat?
Plus je fus criminel, ingrat,
Plus mon erreur a mérité de blâme,
Et plus le cri public doit consoler ton ame.
C'est à moi de gémir; si tu connais mes torts,
Cruel! connais-tu mes remords?
A peine, loin de moi, mes fureurs t'éloignèrent,
Dans ce cœur déchiré, mes remords te vengèrent;
Mais ton perfide ami chérissait son tourment....
Verseuil!...

DOLBAN (*fait quelques pas pour sortir.*)

Allons, sortons ma fille.

SAINT-VIL.

Dieux!

ANGELINE.

Saint-Vil!

ST.-ELMONT (*à Dolban.*)

Arrêtez; l'humanité défend

Que, sans m'entendre encor...

DOLBAN.

Laisse-moi.

ST.-ELMONT.

Ta famille,
Car mon fils est le tien, t'implore par mes pleurs.
Quel tort n'est expié par quinze ans de douleurs?
Au nom de l'honneur même, aujourd'hui je l'atteste,
Que, sans savoir l'auteur de ce crime funeste,
Je n'ai point essayé d'étouffer mes remords.
Bien loin de les cacher, j'ai publié mes torts.
J'ai voulu qu'en tous lieux, un éclatant hommage
Devint de ta vertu le juste témoignage.
En augmentant ton lustre, il semblait à mon cœur
A l'ombre de ta gloire, effacer mon erreur.
Je t'ai cherché par-tout; mon active constance,
Jusques dans les regrets, retrouvait l'espérance.
A ta vengeance, enfin, mes jours semblaient liés,
et je les conservais, pour mourir à tes pieds.

ST.-VIL (*à Dolban.*)

Ecoutez les accens de sa douleur profonde.
A des pleurs si touchans que votre ame réponde,
L'erreur n'est pas le crime; un remord si senti
Peut effacer ses torts, et vous rend votre ami.
Ne lui résistez pas. Angeline!...

(*Il s'approche d'Angeline.*)

ANGELINE.

Barbare!
Quand je vous perds, lorsque tout nous sépare,
Est-ce à vous d'affaiblir mon cœur?

DOLBAN.

Ma fille, éloignons-nous. Je voulais ton bonheur;
Il faut y renoncer.

SAINT-VIL

Ciel! il vous sacrifie!
Pourquoi lui donniez-vous la vie?

(*On voit paraître Duval avec une lettre à la main.*)

DOLBAN.

Jeune homme !..... et quand je m'oublirais,
Quand, pour elle, à l'honneur je désobéirais,
N'ayant point découvert l'auteur d'un vol infâme,
Cet infidèle ami vainement se tairait;
La trace d'un soupçon resterait dans son ame;
Devant lui, ma vertu, malgré moi, rougirait.

SCÈNE V.

DOLBAN, ANGELINE, SAINT-VIL, SAINT-ELMONT, DUVAL.

DUVAL (*à Dolban, arrivant au milieu d'eux avec tout le caractère du désespoir.*)

Eh bien ! il faut parler; ce moment est terrible.
Vous que le malheur seul a pu rendre insensible,
N'égarez point sur lui vos injustes fureurs !
Je vais vous révéler la source de vos pleurs.
Pour mourir près de vous, je gardais le silence;
Je luttais, pour vous seul, contre ma conscience.
En soignant vos vieux ans, mon cœur se pardonnait:
Mais votre cruauté m'arrache mon secret.
Lorsqu'on vous accusa. — Moi seul, j'étais coupable.

DOLBAN.

Vous !

ST.-ELMONT.

Vous !

ANGELINE.

O ciel !

ST.-VIL.

Duval !

DUVAL.

Moi.

DOLBAN.

Dieux ! ce coup m'accable.

DUVAL (*à Saint-Vil, montrant Saint-Elmont à Dolban.*)

S'il était à la fois son caissier, son ami,
Moi, chef de son bureau, j'avais sa confiance.
Je gouvernais sa caisse ; à peine il m'eut choisi,
Que l'amitié s'unit à la reconnaissance.
Un commerçant, jusqu'alors estimé,
Qui n'eût jamais dû naître et que j'ai trop aimé,
Un jour entre chez moi, dans un désordre extrême.
« Sauve-moi, me dit-il ; près d'un autre moi-même,
Je viens chercher des conseils, des secours,
Dans une affaire et pressante et majeure.
As-tu vingt mille écus, seulement pour huit jours ?
Quand les faut-il ? Ce soir. Non, demain. Dans une heure.
Dans une heure ! grands Dieux ! Quoi ce peu de momens ?...
Calcule tes moyens et non pas les instans ;
Tu te tais ! C'en est fait ! Tu sors ? attends encore.
Attendre ; juste ciel ! Le temps fuit, me dévore !
Et tu prétends m'aimer ! Ta caisse est dans tes mains :
Ma caisse !.. Quelle horreur !.. Un dépôt... quoi tu crains,
Pour un prêt de huit jours ! — Jamais ! — ta méfiance
Me perd et m'indigne et m'offense.
Eh bien ! cruel ! viens voir ma femme, mes enfants
Traînés dans mon cachot, sur mon corps expirants.
Qui n'osa les sauver peut contempler leurs larmes.
Viens. — Déjà contre lui mon cœur était sans armes,
J'oubliai tout ; devoir, prudence, probité ;
Et Duval s'avilit, par sensibilité.

SAINT-ELMONT.

Pour un homme sans foi, quoi ! Duval sacrifie
Le repos de Dolban, l'amitié qui les lie ?
D'horreur ce scélérat, devait vous pénétrer ;
A la rigueur des lois il fallait le livrer.
Pourquoi le ménager ?

(*Tous ensemble*).

Pourquoi ?

DUVAL (*après un long silence.*)

C'était mon frère.